

Lettre ouverte à un fonctionnaire de la culture de la RDA

Wilhelm Schwarz

Number 21, December 1985, January 1986

Allemagne : les trajets culturels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schwarz, W. (1985). Lettre ouverte à un fonctionnaire de la culture de la RDA. *Nuit blanche*, (21), 58–63.

LETTRE OUVERTE À UN FONCTIONNAIRE DE LA CULTURE DE LA RDA

Cher docteur Beyer, il y a maintenant plus de six ans que vous avez brusquement décidé d'interrompre une correspondance que nous entretenions depuis plusieurs années, m'expliquant que mes propos injurieux et mes discours provocateurs vous y contraignaient et me reprochant de plus de fréquenter des ennemis déclarés du socialisme. Vous avez aussi cessé de m'apporter votre aide pour mon séminaire « Littérature de RDA » et mon projet de publication d'interviews d'écrivains de la RDA. À l'époque cela m'a beaucoup peiné et je déplore cette rupture encore aujourd'hui. Je peux cependant vous assurer, cher docteur Beyer, que je n'ai pas pour autant cessé de donner mon séminaire, ni abandonné mon projet d'interviews. Peut-être puis-je vous raconter brièvement ce qu'il est advenu et du séminaire et des interviews après que vous m'ayiez refusé une aide que j'aurais su apprécier. En qualité de germaniste, cela ne devrait pas manquer de vous intéresser.

Par **Wilhelm
Schwarz**

Je vous entretiendrai d'abord de mes interviews. Dès le départ, j'ai renoncé à demander une autorisation à quelque institution étatique ou culturelle que ce soit. Si je l'avais fait, je crois bien que j'attendrais encore aujourd'hui leur consentement. N'est-ce pas votre avis? Au lieu de cela j'ai tout simplement téléphoné à l'écrivain que je désirais rencontrer et pris rendez-vous avec lui. Lors de ces rencontres, j'enregistrais les questions que j'avais déjà préparées, et les réponses, elles spontanées. Enfin, quelques jours plus tard, je remettais une copie dactylographiée à l'écrivain, lui permettant ainsi de revoir notre entretien. Vous me direz peut-être, cher docteur Beyer, que j'ai eu de la chance, mais j'ai été reçu cordialement par tous les écrivains auxquels j'ai rendu visite. Je ne crois pas non plus avoir enfreint aucune loi par ma méthode de travail. D'ailleurs, douze écrivains de la RDA, dont plusieurs ont remporté des honneurs nationaux, ne se sont assurément pas laissés entraîner par un professeur canadien à prendre la loi de leur pays à la légère et à l'enfreindre. Pourtant, cher docteur Beyer, une de ces interviews m'a valu d'être arrêté puis interrogé pendant des heures. Ce n'est même

qu'après avoir accepté de signer une fausse déclaration que j'ai pu retourner à l'Ouest. Y comprenez-vous quelque chose? Mais laissez-moi d'abord vous raconter ce qui est arrivé.

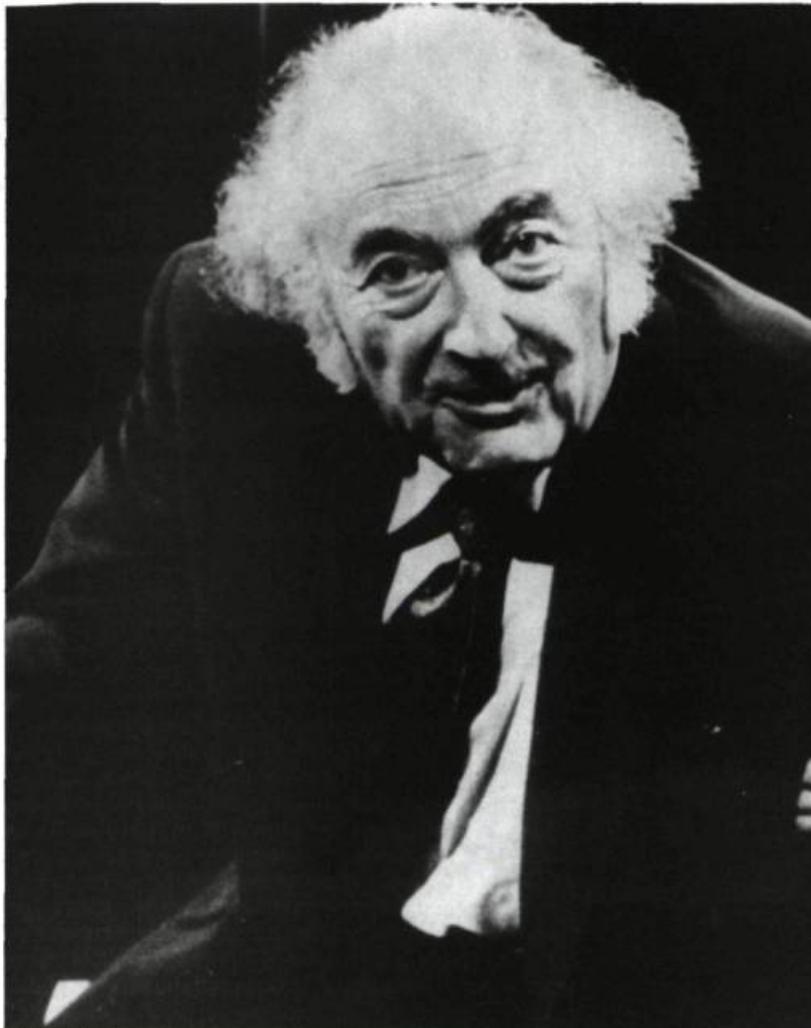
Un rendez-vous berlinois

Un certain jour de juin 1977, j'ai téléphoné à Stefan Heym à Berlin-Est pour lui demander s'il accepterait de me recevoir. Il n'y voyait aucun inconvénient mais désirait tout de même connaître le but de ma visite. Je lui ai donc fait part de mon désir de l'interviewer; cela a été ma première erreur. Nous avons aussitôt convenu d'un rendez-vous. Accompagné d'une amie canadienne, j'ai été reçu pour le café et le souper par Mme Heym. Au cours de la soirée, comme par hasard, quelques bons amis sont passés. Il y avait Jurek Becker et son ami hollandais qui ont animé la soirée par leurs rires contagieux et les dernières blagues sur la politique. Puis, accompagnée de son mari Klaus Schlesinger, Bettina Wagner est arrivée, sa guitare sous le bras, et a soulevé un des problèmes lui

tenant à cœur: un homme devrait-il, même s'il est écrivain de renom, aider sa femme à laver la vaisselle? La chanson qu'elle nous chanta pour finir, «De si petites mains», m'a donné la chair de poule. Triste et silencieuse, Sarah Kirsch est venue se joindre à nous. Ce n'est que tard dans la soirée que l'on a connu la source de son inquiétude: elle avait fait une demande pour passer à l'Ouest. À cette nouvelle, qui dissipa l'ennui général, Bettina sortit de la cuisine, où les femmes s'étaient rassemblées. Il était tard, nous avons pris congé.

Quelques minutes après minuit nous sommes arrivés au Checkpoint Charlie. L'attitude des gardes ne nous laissa aucun doute, on nous attendait. Vous avez deviné, cher docteur Beyer, l'appel téléphonique que j'avais placé chez Stefan Heym. Il ne leur a fallu que peu de temps pour trouver le magnétophone et la cassette de l'interview. Je me suis alors rendu compte que j'avais commis une deuxième erreur; j'aurais dû envoyer mon amie avec la cassette plus tôt dans la soirée. Au cours de l'interrogatoire qui suivit, les gardes se sont montrés très polis, je n'ai rien à leur reprocher. Ils ont cependant raconté des énormités à faire dresser les cheveux sur la tête. Il m'ont dit qu'au Canada aussi il fallait se munir d'une autorisation pour interviewer un écrivain. J'ai protesté du contraire, avec raison d'ailleurs, mais je ne crois pas les avoir convaincus. Ce qu'il y a de grotesque, mais aussi d'inquiétant dans tout cela est que ces pauvres gens semblaient vraiment croire qu'il existait au Canada un ministère ayant la charge de recevoir, en cinq copies si possible, les requêtes de citoyens étrangers désireux de visiter des écrivains canadiens. Peut-être aurais-je dû me permettre de m'amuser un peu en leur racontant qu'un tel ministère existait vraiment, qu'il s'agissait du *Ministère canadien pour visiteurs étrangers des écrivains canadiens*¹, abréviation MCUEEC, que seul des Franco-Canadiens y travaillaient et qu'ils avaient développé un flair certain pour d'aussi délicates situations. Je n'avais cependant aucune envie de rire. En dehors du mensonge dont je vous ai déjà parlé et auquel j'ai été contraint, je n'ai dit cette nuit-là que la vérité. Le nouveau jour pointait déjà à l'est, comme on se plaît si bien à dire, quand l'officier qui m'interrogeait me fit une offre surprenante. «Signez une déclaration», je ne me souviens plus si c'était sous serment ou non, «admettant que l'entrevue avec Stefan Heym a été enregistrée à son insu et vous pouvez partir», me dit-il.

Cher docteur Beyer, je vous assure pourtant que non seulement Stefan Heym savait que j'avais enregistré cette interview, mais sa femme aussi. Pour quelles raisons votre gouvernement m'a-t-il contraint à signer une fausse déclaration? Pourquoi m'a-t-il confisqué l'enregistrement et remis un accusé de réception me laissant croire qu'une demande de restitution était possible et serait prise en considération? Pourquoi, moi qui ne mens pour ainsi dire jamais, ai-je accepté de signer une fausse déclaration qu'elle ait été ou non faite sous serment? Je ne peux répondre qu'à la dernière de ces questions. J'étais fatigué, je voulais retrouver mon lit capitaliste de Berlin-Ouest. Je voulais prendre congé du socialisme réel, je tremblais de froid et bien un peu d'angoisse aussi. Je ne craignais pas de me retrouver en Sibérie, ces temps-là sont révolus, mais je ne connais rien à la police des travailleurs, ni à celle des fermiers. De plus il n'y a à Berlin-Est aucun consulat canadien que j'aurais pu informer de ma triste situation. Qui aurait par ailleurs pris soin de mes plantes si j'avais dû passer quelques jours dans une maison d'arrêt? Quant à cette interview, vous n'avez aucun souci à



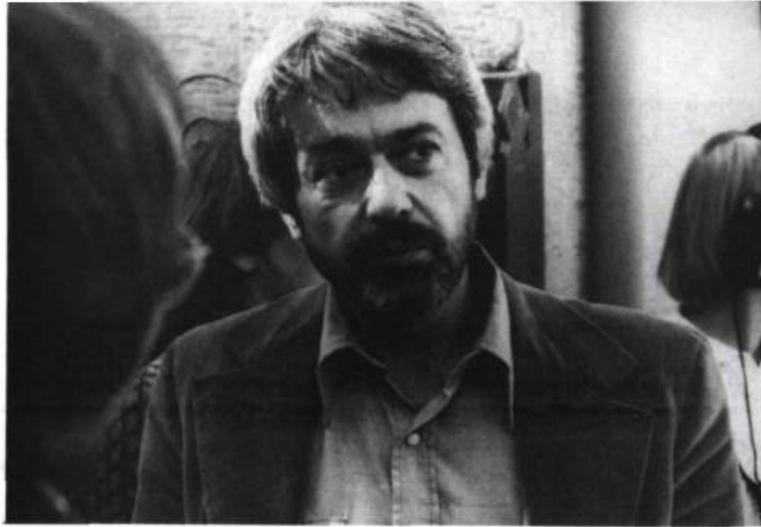
Stefan Heym

vous faire, elle a été conservée pour la postérité et le monde littéraire.

Une entrevue à double fond

Deux jours plus tard, j'ai rencontré de nouveau Stefan Heym sur la rue Rabindranath-Tagore. Nous nous sommes attablés devant une tasse de thé et du gâteau qu'il avait fait lui-même. Sa femme avait déjà dactylographié notre entrevue, il n'y manquait plus que quelques retouches avant la publication. Comment cela se fait-il? Stefan Heym, ce vieux renard (il me pardonnera sûrement l'expression), avait enregistré notre conversation sur son propre appareil par mesure de précaution. Est-il besoin d'une autre preuve que je n'enregistre pas une interview sans le consentement de l'auteur? Je me rappelle d'ailleurs avec plaisir les heures que nous avons passées ensemble nous réjouissant à l'idée d'avoir dupé les fonctionnaires de la culture d'Allemagne de l'Est. S'il n'est pas trop prétentieux de le dire, j'ajouterai que c'est en fort bons termes que nous nous sommes séparés.

Dites-moi, docteur Beyer, considéreriez-vous toujours Stefan Heym comme un écrivain de l'Allemagne de l'Est? Lui qui a été honoré et célébré, qui a reçu le prix Heinrich Mann en 1983, le prix de la littérature est-



Jurek Becker



Günter Kunert



Sarah Kirsch

allemande de l'Union des syndicats libres (FDGB) en 1956, le prix national de la RDA en 1959? Quoi qu'il en soit, il n'est plus cité dans les journaux et encyclopédies de la RDA depuis quelques années. Pourquoi? On a dit qu'il serait un *sceptique*, — qu'est-ce donc que cela? —, on a dit aussi qu'il se croirait chargé d'une *mission élitiste* (Horst Sindermann). Et Günter Kunert, le compteriez-vous toujours parmi les écrivains de la RDA? Il a reçu de grands prix littéraires, même les plus grands; il a été persécuté par le régime nazi; il a été membre du parti socialiste unitaire allemand (SED) dès 1949, puis exclu du parti après l'affaire Biermann². Pour être plus exact, il n'a pas été exclu mais radié. Il s'agit là d'une forme plus subtile d'exclusion; c'est tout simplement comme si on n'avait jamais été membre. Pour ma part, j'ai mené cette interview en le considérant comme écrivain de la RDA. C'est à Berlin-Buch, dans sa pittoresque maison de garde-forestier, que je l'ai rencontré. Il était en compagnie de sa

charmante femme Marianne qui prend tout en charge à la maison au point que ses amis de Berlin-Est s'amusaient à dire: «J'aimerais être Günter Kunert, Günter écrit et Marianne fait le reste».

La tristesse profonde de Günter Kunert

Il est vrai que Günter Kunert était trop sensible, trop pessimiste, trop profondément triste pour satisfaire aux exigences du socialisme réel qui consistent à se conformer aux préceptes communistes que sont l'optimisme socialiste, la foi en un avenir meilleur, la défense du socialisme réel, et j'en passe; de même qu'à se mettre au niveau de la masse pour mieux la rejoindre. Vous savez bien, docteur Beyer, ce qu'on trouve des préceptes du socialisme réel, cette fausse-couche stalinienne, dans les œuvres de Günter Kunert: pas le moindre souffle.

Lors de notre rencontre je lui ai demandé s'il pouvait s'imaginer vivant ailleurs qu'en RDA. Il m'a répondu: «Si ma condition psychologique est supportable et ma situation extérieure pas trop difficile, je préférerais évidemment vivre là où je suis né, où j'ai grandi et où mes liens sont les plus variés et les plus nombreux. Quand mon état intérieur et ma situation extérieure se seront détériorés, je penserai peut-être que je pourrais aussi vivre ailleurs.» Günter Kunert, dois-je être plus explicite, ne vit maintenant plus où il est né et a grandi, mais en RFA.

La parabole de Becker

On pourrait aussi prendre le cas de Jurek Becker. Né de parents juifs à Lodz en 1937, il a vécu dans les camps de concentration de Ravensbrück et de Sachsenhausen jusqu'en 1945. Son roman *Jacob der Lügner* (*Jacob le menteur*) a remporté un succès mondial et a été traduit en douze langues. Jurek Becker s'est inscrit au parti socialiste unitaire allemand (SED) en 1957. «J'étais un bon camarade», dit-il. En 1971, il a reçu les prix Heinrich

Mann et Charles Villon, en 1975 le prix national de la RDA. À la fin de 1976, il a été exclu du parti. Il a protesté en se retirant de la société des écrivains de la RDA en 1977.

Jurek Becker prend toujours plaisir à raconter des histoires, aussi m'a-t-il répondu par une plaisanterie, une parabole remplie de tristesse et d'anxiété, quand je lui ai demandé comment il se sentait aujourd'hui en RDA. «Un homme tombe du centième étage d'un gratte-ciel, me dit-il, un autre, à la fenêtre du soixantième, lui crie en passant: 'Comment allez-vous?' Le premier lui répond dans sa chute: 'Jusqu'à maintenant je vais très bien'. Je me porte comme cet homme-là.» J'ose à peine ajouter que Jurek Becker vit maintenant à l'Ouest. Selon vous est-il toujours un écrivain de la RDA?

Neues Deutschland et Bildzeitung

Vous avez employé dans une de vos dernières lettres une expression savoureuse et franchement impayable. Aucun ennemi de classe en Allemagne de l'Ouest n'aurait pensé l'inventer pour diffamer la RDA. Vous écriviez, au sujet des interviews que je projetais enregistrer: «Nos écrivains insisteront cependant pour que les questions soient formulées avec autant de précision que leurs réponses le seront. De plus, ils ne répondront qu'aux questions témoignant d'une bonne connaissance du sujet, même au point de vue politique.» Vous, un haut fonctionnaire de la culture en RDA, vous parlez collectivement et au nom de «nos écrivains», dont vous prétendez connaître l'opinion sur Dieu, le monde et les visiteurs occidentaux. En même temps vous vous inquiétez de la possibilité que les questions ou les réponses des interviews puissent être manipulées, modifiées ou falsifiées. Il s'agit là d'un reproche véhément, d'un soupçon grave. Quel intérêt pourrais-je bien avoir à falsifier des conversations dont on peut en tout temps vérifier la fidélité à l'original enregistré sur cassette? Par goût du sensationnalisme? Pour diffamer (quel vilain mot) la RDA? Pour choquer inutilement un écrivain avec lequel je me suis bien entendu, que je respecte même peut-être? Bien sûr, je me doute bien un peu de ce que vous entendez par «connaissance du sujet quant aux questions politiques». Ce qui pourrait paraître dans *Neues Deutschland* (journal officiel de la RDA) et dans d'autres journaux du genre témoigne de la connaissance du sujet. Quant au reste on le reprochera au niveau intellectuel du *Bildzeitung* (journal à sensation très anti-communiste de la RFA).

«Vos écrivains», cher docteur Beyer, ont répondu à des questions épineuses avec une franchise et une sincérité étonnantes. Je tiens cependant à vous dire avant toute chose que chaque écrivain a reçu une copie dactylographiée de l'interview et qu'ils ont profité de cette occasion pour apporter quelques corrections au niveau de la langue et du style. Vous pouvez donc être tranquille, aucune méprise ne viendra compromettre la relation amicale qui s'est établie entre interviewés et intervieweur.

Question à Günter de Bruyn

Parlant de franchise, de sincérité et de connaissance de la question politique, j'ai encore quelque chose à vous raconter. J'ai communiqué un jour avec un écrivain de la

RDA dont l'*Encyclopédie Est-Allemande des écrivains de langue allemande* parle en ces termes: «un conteur socialiste moderne et instruit, au sens de l'observation aigu et en mesure de s'ajuster au climat psychologique». Il s'agit de Günter de Bruyn. Je lui ai posé la question suivante:

Ce serait sûrement une erreur que de comparer la RDA en 1977 à la vision d'horreur que dépeint Orwell dans son roman «1984». Un journaliste ouest-allemand a tenté quant à lui de comparer le degré d'évolution démocratique de la RDA d'aujourd'hui à celui de 1884, ce qui constitue aussi une erreur, car le peuple de cette époque avait acquis d'importants droits de la personne dont on ne trouve plus trace aujourd'hui. Accepteriez-vous l'année 1824 comme point de référence historique pour décrire la situation actuelle des droits de la personne en RDA? Cette comparaison n'est d'ailleurs pas la mienne, mais celle d'un écrivain est-allemand que je nomme volontiers, il s'agit de Günter Kunert.

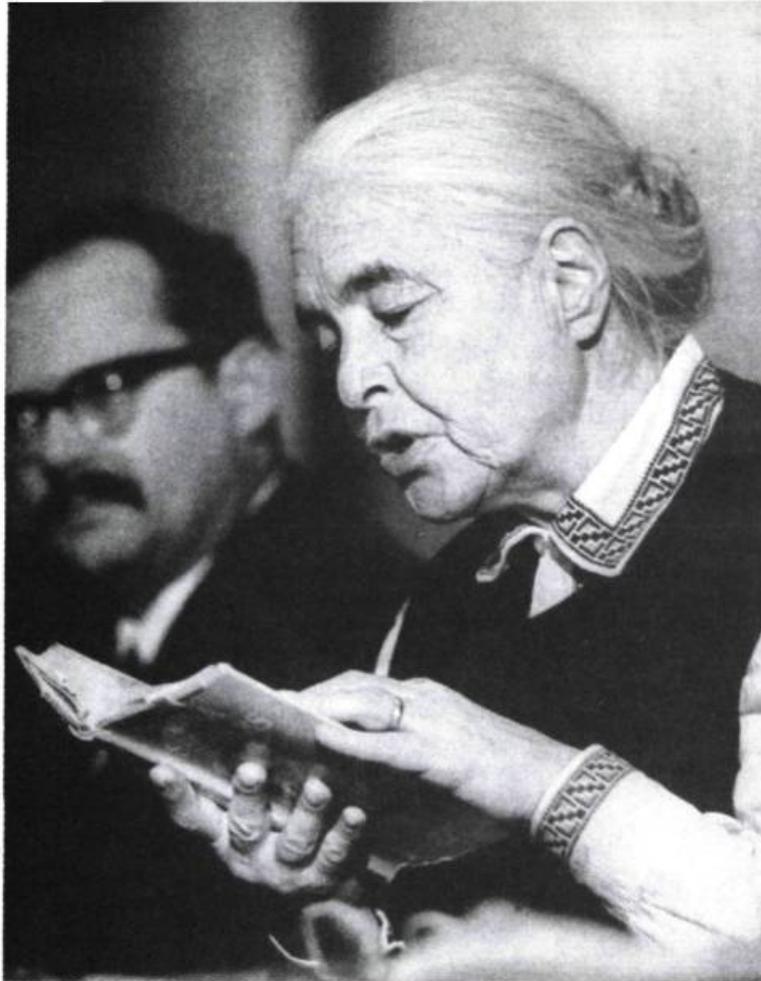
À cette question peut-être indélicate et assurément fort indiscreète, Günter de Bruyn a répondu par écrit. Il est d'ailleurs le seul parmi les douze écrivains interviewés que je n'ai pas rencontré personnellement.

«Je connais suffisamment l'histoire de l'Allemagne au siècle dernier pour remarquer immédiatement à quel point ces comparaisons sont boiteuses. Un travailleur d'usine de 1824 n'a jamais pu rêver des droits dont il pourrait aujourd'hui se prévaloir. Par contre, les ténèbres de l'oppression intellectuelle me semblent avoir été moins épaisses en 1824 qu'elles ne le sont aujourd'hui. À cette époque, la censure, même à son apogée, n'était qu'à l'état embryonnaire en comparaison de ce que l'on connaît aujourd'hui.»

Bien entendu je commets de nouveau l'erreur de citer hors contexte. Le manuscrit tout entier est cependant à votre disposition. Vous pourrez par la suite le recommander chaudement au directeur de la maison d'édition Aufbau-Verlag ou à la rédaction de *Sinn und Form*³ pour une publication complète. Vous me pardonneriez, cher docteur Beyer, j'ignore si vous appréciez ce genre d'humour.

Le zoo humain

Tout compte fait, cette visite à quelques écrivains de la RDA s'est déroulée plus facilement et de manière plus civilisée que je ne m'y étais d'abord attendu. Quand j'ai rencontré Stefan Heym, il l'a comparée à la visite d'un zoo où l'on paie un droit d'entrée pour voir des animaux étranges. Cette pensée m'était justement venue à l'esprit une heure plus tôt. Je dis que cette visite s'est déroulée somme toute assez bien, car je n'ai pas été même une seule fois vraiment emprisonné. Sans doute, j'ai dû m'accommoder de bien des inconvénients qui m'auraient été épargnés si j'étais bien sagement demeuré à Québec. J'ai dû, entre autres, voyager dans des trains sales et cahotants; rester debout dans des autobus bondés; dormir dans des hôtels chers où des centimètres de poussière s'accumulent sous les lits; manger dans des restaurants auxquels je ne repense qu'avec indignation; souffrir partout d'être servi par des gens accablés de fatigue et désagréables; et utiliser des toilettes nauséabondes. (Je me permets en passant de



Anna Seghers (1971)

vous demander si les toilettes des hommes — quel terme prétentieux — de la gare Goethe-Stadt Weimar ont été nettoyées depuis 1945.) Je ne veux cependant pas me plaindre à vous de ces bagatelles qui semblent bel et bien aller de pair avec le socialisme réel, puisque c'est volontairement et pour un temps relativement court que je les ai subies. Mes parents et amis vivant en RDA doivent par contre s'en accommoder 365 jours par année jusqu'à l'âge de 65 ans. Je ne veux me plaindre de rien, mais de penser que l'on dresse des bergers allemands pure race à dépister tout être humain pouvant s'être caché sous un train allant à l'Ouest me donne encore aujourd'hui des cauchemars. C'est en partie parce que l'on a lancé des chiens de chasse sur des esclaves noirs en fuite vers la liberté qu'a eu lieu la guerre de Sécession aux États-Unis, et c'était il y a plus de cent ans!

Je vous dirai aussi que j'aurais aimé m'entretenir avec Hermann Kant. Après avoir écrit son *Aula* (*L'Amphithéâtre*) chargé d'hypocrisie et son *Impressum* (*Nom de l'éditeur et de l'imprimeur*) où le mensonge envahit chaque page, il a publié *Der Aufenthalt* (*La pause*) qui m'a rendu pensif et dont je recommande la lecture. Un de vos écrivains m'a confié que Hermann Kant, qui a fait de violentes déclarations anti-capitalistes, aimerait bien rencontrer un critique, un journaliste ou un professeur de l'Ouest pour expliquer qu'il n'est pas une fragile plante de serre bien protégée sous le globe du régime socialiste de son pays, et que ses ouvrages sont bel et bien l'expression de ses convictions personnelles, non de celles de l'État.

Quant à Erwin Strittmatter je ne tiens pas tellement à le revoir. Il m'avait assez grossièrement expli-

qué, lorsque je l'ai rencontré à Weimar, que je n'avais pas à lire ses histoires si elles ne me plaisaient pas. Le conte de Blanche-Neige dont il était question m'avait pourtant bien plu par son style naïf et naturel. J'avais simplement trouvé malheureux que l'ingénuité du conteur disparaisse brusquement à la fin du conte sous un flot de termes étrangers venus on ne sait d'où. Vous auriez cependant pu me prévenir, chez docteur Beyer, qu'en RDA on ne critique pas ouvertement un écrivain ayant remporté plusieurs prix nationaux et qui est par surcroît le nouveau président de la société des écrivains. Il n'y a pas de scandale, non, seulement un silence confus et déplaisant de part et d'autre. Il a suffi qu'une jolie bouquetière lui remette une superbe gerbe de roses et que soit récité un aimable petit discours pour dissiper tout malaise. Par la même occasion on a malheureusement renforcé Strittmatter dans sa conviction d'être un écrivain.

J'aurais bien aimé interviewer Sarah Kirsch. Ses poèmes mélancoliques, ses contes courageux, sincères et humains m'ont impressionné. Nous avions pris rendez-vous, mais quand je lui ai rendu visite à son bel appartement de Berlin avec vue sur les toits environnants, elle était nerveuse, distraite, agitée, et déprimée tout à la fois. Les tracasseries que lui valaient sa prise de position en faveur de Biermann et Havemann n'avaient pas été sans l'affecter. Elle se faisait particulièrement du souci pour son fils qui, à l'école, devait expier les «péchés» de sa mère. Il a donc été convenu de remettre l'interview à plus tard; elle n'a jamais eu lieu.

J'aurais bien aimé aussi rencontrer Maxie Wander avant sa mort. Son interview *Guten Morgen, du Schöne* (*Bonjour, la belle*) a été le modèle de mon travail, et son autobiographique *Leben wär'ne prima Alternative* (*La vie serait un bon choix*) est le modèle d'une vie bien remplie. Aimerais-je faire la connaissance de Christa Wolf? Je l'ignore; je crois que non. Bien sûr, il y a des années que j'ai préparé une interview, bien sûr, j'ai tenté à maintes reprises d'entrer en contact avec elle, n'y croyant qu'à demi. Toutefois je l'aime, la vénère et l'admire trop pour pouvoir la rencontrer simplement, d'égal à égal. Ce qu'elle a écrit sur Bettina von Arnim⁴ et sur Karoline Gunderode⁵ m'a enthousiasmé; son roman *Kindheitsmuster* (*Une enfance modèle*) m'a brûlé comme seule la vérité brûle. Elle est aussi sûrement une personne à la fois très naturelle, très amicale et très instruite.

Veillez agréer, docteur Beyer...

J'ai mené mes interviews avec douze écrivains de la RDA à bonne fin sans votre aide, ni celle de votre État. J'en ai connu onze personnellement. Ils m'ont parlé de leurs joies et de leurs peines, de leurs craintes et de leurs espoirs. J'ai tenté de les percevoir dans la situation qui est la leur et qui diffère grandement de la mienne; cela n'a pas toujours été facile. J'en ai aimé certains; j'ai appris à les apprécier tous. J'espère que ce travail de dix années aura contribué de façon éclairée à une meilleure compréhension entre les deux Allemagnes. Que vous me considériez comme un ennemi déclaré du socialisme de cause de quelques réflexions explicites sur le *Mur de protection de la démocratie contre le fascisme*⁶ — remarquez-vous comme je me rapproche de votre terminologie pour ne pas davantage vous hérissier? — en dit moins long sur moi que sur vous, fonctionnaire de la culture en Allemagne de l'Est, et sur vos rapports difficiles avec l'expression nette

et claire d'une opinion personnelle. Je me permets en passant de citer Jurek Becker une dernière fois. Il a dit, au cours de l'interview: «Le parti socialiste unitaire allemand (SED) a eu de tout temps un rapport difficile avec la critique».

Chacune de mes rencontres m'a impressionné, chacune à sa manière. La réponse de Stefan Hermlin à une question portant sur ses hymnes à Staline ne m'a pas laissé non plus indifférent. Il a dit: «J'ai écrit en 1940 deux poèmes sur un monstre. Je le sais aujourd'hui. Mais à l'été de 1940, assis derrière les barbelés dans mon uniforme français alors que j'attendais les officiers de l'armée allemande qui voulaient voir des communistes et des juifs allemands, je percevais Staline autrement». Bien que j'aie sangloté intérieurement, je n'en ai rien laissé voir quand Jurek Becker, un écrivain de langue allemande, m'a confié en souriant un peu: «Comme je suis d'origine juive, mes premiers contacts avec la langue allemande ont été les quelques mots que j'entendais prononcer par les gardes des camps de concentration. Les premiers mots d'allemand que j'ai appris et dont je me souviens sont *dalli, dalli* et *alle alle* (vite, vite; fini, fini). C'est ce que l'on disait quand on voulait encore à manger.»

Personne ne pouvait prévoir que huit des douze écrivains interviewés émigreraient à l'Ouest. Je crois que ce fait révèle moins sur eux que sur la politique culturelle et les fonctionnaires de la culture en RDA. Personne ne pourra jamais leur reprocher d'avoir courbé l'échine devant un État par trop paternaliste. Ils ont pris l'adjuration d'Anna Seghers avec plus de sérieux qu'elle ne l'a fait elle-même: «L'écrivain n'a pas le droit de se taire, il doit dévoiler les erreurs et les fautes de son gouvernement.» Bien sûr, on compte parmi les écrivains de la RDA des virtuoses comme Hermann Kant qui ont su s'adapter au régime politique. Ceux-là ne se sont retrouvés ni à Hohenasperg ni à Bautzen⁷, mais se sont assis dans le fauteuil présidentiel.

Veuillez considérer ce livre et cette lettre ouverte comme un hommage à douze écrivains allemands authentiques. ■

Traduit de l'allemand par Danielle Jacques

1. N.d.l.t.: en français dans le texte.

2. Wolf Biermann, chanteur contestataire, a été expulsé en 1976. Pauline Desjardins nous en trace un portrait ici dans «Les enjeux de la chanson allemande».

3. Maison d'édition et revue littéraire de renom. On n'y trouve que les textes des écrivains restés fidèles au parti.

4. Bettina von Arnim (1785-1859) a joué un rôle marquant parmi les jeunes romantiques. Elle est l'auteure d'études et de récits traitant de la constitution du prolétariat industriel et de l'émancipation de la femme.

5. Karoline Günderode (1780-1806), poète, s'est suicidée après une déception amoureuse.

6. C'est ainsi qu'on appelle à l'Est ce que l'on nomme ici le Mur de la honte.

7. En 1777, le poète allemand Schubart a été emprisonné pour dix ans, au château Hohenasperg. Le nom de ce château est aujourd'hui le symbole de la répression des écrivains. À Bautzen on trouve aujourd'hui la prison d'État de la RDA, pour les personnes accusées de crimes politiques.



Christa Wolf



Stefan Hermlin

Bibliographie

Quelques-unes des œuvres des auteurs cités sont disponibles en traduction:

De Jurek Becker: *Histoire de Gregor Birnek* (Flammarion, 1974) et *L'Heure du réveil* (Grasset, 1980); de Günter de Bruyn: *L'âne de Buridan* (Papyrus, 1982); de Stefan Hermlin: *Crépuscule* (1980) et *Dans un monde de ténèbres* (1982) publiés tous deux aux Presses d'aujourd'hui; de Günter Kunert: *Au nom des chapeaux* (Gallimard, 1970); d'Anna Seghers: *La révolte des pêcheurs de Sainte-Barbara* (Arche, 1971), *Ce bleu exactement* et *Les morts restent jeunes* (Temps actuels, 1977); de Christa Wolf: *Christa T.* (Seuil, 1972), *Aucun lieu nulle part* (Hachette, 1981) et *Cassandre* (Alinéa, 1985).